

GIUSTO TRAINA

LE LIVRE NOIR DES CLASSIQUES

**HISTOIRE INCORRECTE
DE LA RÉCEPTION
DE L'ANTIQUITÉ**



LES BELLES LETTRES

GIUSTO TRAINA

Le Livre noir des classiques

Une histoire incorrecte
de la réception de l'Antiquité

Traduit de l'italien

par Éric Vial

avec la contribution d'Anne Vial-Logeay

Préface de Johann Chapoutot

Postface de Giusto Traina et Éric Vial

PARIS

LES BELLES LETTRES

2023

Titre original :

I Greci e i Romani ci salveranno dalla barbarie

© 2023, Gius. Laterza & Figli. Tous droits réservés.

www.lesbelleslettres.com

Retrouvez Les Belles Lettres sur Facebook et Twitter

*Tous droits de traduction, de reproduction et
d'adaptation réservés pour tous les pays.*

© 2023, Société d'édition *Les Belles Lettres*
95, boulevard Raspail, 75006 Paris

ISBN : 978-2-251-45476-4

Un. Par les racines

« Parce que derrière notre civilisation il y a Homère, il y a Socrate, il y a Platon, il y a Aristote, il y a Phidias. Il y a la Grèce antique avec son Parthénon, sa sculpture, son architecture, sa poésie, sa philosophie, sa découverte de la Démocratie. Il y a la Rome antique avec sa grandeur, sa Loi, sa littérature, ses palais, ses amphithéâtres, ses aqueducs, ses ponts et ses routes. »

ORIANA FALLACI, *La Rage et l'Orgueil* (2001) 2002

Les racines antiques de l'Occident ont servi et servent encore à justifier des choses fort déplaisantes. L'exemple le plus évident en est l'opération menée par Hitler et les hiérarques du nazisme au sujet de la Grèce classique. Les Jeux olympiques de Berlin, en 1936, en furent un moment clé, et Johann Chapoutot a pu à bon droit en parler comme d'une « annexion de l'Antiquité », une véritable annexion raciale de la Grèce antique. Le philhellénisme allemand se trouvait ainsi récupéré par l'idéologie nazie.



Dans le prologue du documentaire de Leni Riefenstahl, *Le Discobole* de Myron (la statue préférée d'Hitler) devient le décathlonien Erwin Huber. Ici, nous voyons ce dernier poser, un mois après la fin des Jeux, où il était arrivé quatrième derrière trois athlètes américains. Peu après, en 1938, le comte Ciano, gendre et ministre des Affaires étrangères de Mussolini, autorisa les Allemands à acheter *Le Discobole Lancellotti*, une des plus belles copies romaines de l'original en bronze, œuvre de Myron datée approximativement de 460 av. J.-C. La statue fut conservée à Munich durant dix ans, et depuis 1953 elle se trouve au *Museo nazionale romano*.

Un des éléments les plus évidents de cette opération fut *Olympia*, le documentaire de Leni Riefenstahl consacré aux Jeux olympiques de Berlin. Dans son prologue, très suggestif, nous voyons les statues grecques s'animer, se transformer en êtres humains, et participer à la course de relais qui vit plus de 3 000 coureurs, du Grec Konstantinos Kondylis à l'Allemand Fritz Schilgen, se relayer douze jours durant pour

porter la flamme olympique de la Grèce à Berlin : « Le lien physique créé par cette course entre deux villes, Olympie et Berlin, métaphorise le lien indissoluble du sang, transcendant la distance spatiale et temporelle. La course de relais pose les Allemands contemporains en dignes et purs héritiers d'un sang et d'un esprit racial jadis si bien incarnés par les Grecs de l'Antiquité, poussant le lien de parenté vers une quasi-filiation : la Germanie originelle a engendré la Grèce, mais les Grecs anciens *sont* un peu les *pères* de l'Allemagne d'aujourd'hui, qui s'efforce de les imiter pour retrouver l'harmonie d'un esprit clair et d'un corps parfait si fidèle à l'esprit indo-germanique. *La course de la flamme* est celle du génie racial sur l'axe linéaire et cursif du temps, le procès du *Geist* [l'esprit] et du *Blut* [le sang] raciaux sur l'axe chronologique qui relie Grecs et Allemands. »

Pourtant, cette opération ne fut guère appréciée par certains hiérarques nazis, plus intéressés par les Germains et leurs coutumes originelles, à commencer par le *Reichsführer-SS* Heinrich Himmler. La solution pour les mettre tous d'accord fut trouvée par Alfred Rosenberg, le « délégué du Führer pour la supervision de l'ensemble de la formation spirituelle et idéologique du NSDAP », qui en 1935, au congrès annuel de la Nordische Gesellschaft, la « Société nordique », expliqua que les Grecs étaient en réalité un peuple septentrional ayant colonisé le Sud méditerranéen.

Cela n'empêcha pas les hiérarques philogermaniques de continuer à chercher leurs ancêtres « aryens », et pas seulement sur les sites archéologiques. Leur objectif suprême, leur Graal si l'on peut dire, était un manuscrit latin, le *Codex Aesinas* (aussi appelé manuscrit de Iesi), dont furent exécutées cinq copies d'où découlent tous les manuscrits connus de

La Germanie de Tacite. Ce texte était vénéré par les nazis, en tant que principale source écrite au sujet des Germains antiques, mais aussi et surtout parce que son chapitre IV semblait montrer leur prétendue pureté raciale : « Pour moi, je me range à l'opinion de ceux qui pensent que les peuples de la Germanie, pour n'avoir jamais été souillés par d'autres unions avec d'autres tribus, constituent une nation particulière, pure de tout mélange et qui ne ressemble qu'à elle-même. De là vient que l'apparence, elle aussi, pour autant que la chose est possible en un si grand nombre d'hommes, est la même chez tous : yeux farouches et bleus, cheveux d'un blond ardent, grands corps et qui n'ont de vigueur que pour un premier effort » (Tacite, *La Germanie*, IV). Rosenberg et Himmler firent tout pour entrer en possession de ce *codex*, qui appartenait ou aurait appartenu à une famille d'aristocrates des Marches, mais ce fut en vain. Et après le 8 septembre 1943 et la proclamation de l'armistice entre les Alliés et l'Italie, ce qui déclencha l'occupation de cette dernière par l'Allemagne au nord d'une ligne de front qui remonta péniblement la péninsule, ils envoyèrent une meute de SS à sa recherche, mais sans plus de résultat.

La récupération de la Grèce classique par les nazis (il sera question de la romanité fasciste dans un autre chapitre) n'est pas le seul exemple d'usage abusif de l'Antiquité pour cause de nationalisme. Si dans le III^e Reich les passions se répartissaient entre philhellénisme et germanisme, le « roman national » français, lui, essayait entre autres de concilier les identités gauloise et romaine. Une des contributions les plus significatives en ce domaine a été fournie par l'historien Ernest Lavisse, auteur de manuels d'histoire à grand succès à l'usage des écoliers de France (et des colonies). Dans son petit ouvrage destiné

aux écoles élémentaires, connu sous le nom de *Petit Lavis* (1913), les Gaulois étaient présentés *grosso modo* comme de bons sauvages : la conquête romaine les aurait ensuite civilisés, les transformant en Gallo-Romains. Ce changement positif permettait d'oublier très vite le triste sort réservé à Vercingétorix, d'autant qu'avec la romanisation, les Français pouvaient se targuer de leur supériorité sur les barbares germaniques vivant au-delà du Rhin.

« Nos ancêtres les Gaulois » suscitèrent l'ironie, entre autres, de Léopold Sédar Senghor, président du Sénégal lors de son indépendance, en 1960, et jusqu'en 1980. Figure exemplaire de colonisé modèle (il enseigna même le grec et le latin en France), il fut en 1984 le premier Africain élu à l'Académie française. Dans son discours de réception, il rappela avec une pincée d'ironie la phrase de Lavis, en faisant remarquer à ses désormais confrères académiciens que leur nation était née d'un processus relevant du métissage et que les Basques étaient là avant les Celtes. Plus récemment, dans une conversation avec la reine du Danemark Margrethe II, et pour exalter le modèle danois d'État social, fondé sur la « flexisécurité », le président Emmanuel Macron l'a opposé à l'attitude du « Gaulois réfractaire au changement », désavouant ainsi carrément l'attitude supposée de ses ancêtres...

D'autres pays eurent plus de mal à reconstruire de façon plus ou moins artificielle leur identité et leurs héros spécifiques. Parmi les multiples variétés de nationalisme moderne, il faut souligner le cas de la Roumanie : dans une page de son livre *Culture de droite*, Furio Jesi a rappelé les racines culturelles du mouvement fasciste de la *Garda de Fier* (Garde de Fer) nourri d'une idéalisation des anciens peuples balkaniques, où « [l]'appel au prétendu "orphisme" de la Thrace antique,

et les références aux rituels “cosmiques” pour atteindre les “secrets du monde”, rejoignent le plaidoyer raciste de l’homme roumain authentique, façonné par le paysage de sa terre, et l’attaque contre l’usure, contre les Juifs, contre les “Occidentaux” ».

Plus tard, la « démocratie populaire » exalta l’œuvre d’unification de la Dacie par Burebista, le grand roi contemporain de César et de Pompée, qui avait réussi à s’imposer sur un vaste territoire dans les Balkans. Aller réveiller le souvenir d’un tel personnage permettait de justifier la continuité à travers les siècles entre les Daces et le peuple roumain, mais contribuait aussi au culte du *conducator* Nicolae Ceaucescu, assimilé au souverain d’autrefois (et réciproquement). Je recommande aux passionnés de péplums de chercher, par exemple sur Youtube, le film réalisé en 1980 par Dumitru Fernoaga, qui, l’année précédente, en avait déjà consacré un à un autre héros national, Vlad l’Empaleur ou Vlad Dracul, dont par ailleurs la légende, plus tard, a fait le comte Dracula.

Les Arméniens, eux, évoquent avec nostalgie un contemporain de Burebista, le roi Tigrane le Grand, fondateur d’un empire éphémère. Entre 84 et 69 av. J.-C., celui-ci s’étendit de la mer Caspienne à la Méditerranée orientale : dans les manuels scolaires de la République post-soviétique d’Arménie, on trouve toujours une carte de cet empire dont l’existence fut pourtant fort brève. Eric J. Hobsbawm, énergique adversaire du nationalisme sous toutes ses formes, a ironisé sur la vénération envers ce souverain antique : selon lui, ce n’était qu’une conséquence de la recherche récente « d’un état national convenable (et assez impressionnant) dans le passé ». Et pour les Arméniens, « le dernier royaume suffisamment important ne put être retrouvé qu’au I^{er} siècle

av. J.-C. ». Plus récemment, avec la première guerre du Haut-Karabagh et la redécouverte d'une identité martiale par les Arméniens, le personnage de Tigrane a été utilisé pour appuyer des revendications territoriales.

Pour caractériser le rapport entretenu par ses compatriotes avec le passé le plus ancien, l'historien arméno-américain Sebouh Aslanian a emprunté à Lady Gaga une expression efficace, *caught in a bad romance* : « Les narrateurs nationalistes considèrent ce moment de fondation comme la phase "antique" ou "*classique*" de l'histoire de la Nation, son Âge d'Or pur et glorieux. C'est le moment pour lequel on parle d'un état d'"authenticité" du sujet national, authentique en ce que supposé exempt de toute corruption et libre de manifester sa personnalité sans contraintes ni obstacles extérieurs. Le couronnement de cette période fut la constitution d'un royaume ou d'un État national, souvent représenté comme l'apogée de la civilisation nationale. »

Pour le cas de l'Asie occidentale moderne, nous pouvons évoquer le cas du général Mustafa Tlass, fidèle collaborateur du président syrien Assad et passionné d'histoire. En 2000, il fit publier une biographie de Zénobie de Palmyre par sa maison d'édition, par ailleurs tristement connue pour la diffusion de différents textes antisémites, dont les *Protocoles des Sages de Sion*. La thèse centrale du livre sur Zénobie est que Zaynab, comme l'appellent les sources arabes, aurait été une héroïne de la cause arabe contre l'impérialisme romain. Le problème est que Septimia Bathzabbai Zénobie était non pas arabe mais araméenne, le palmyrénien étant une variante occidentale de l'araméen.

Si ces exemples vous semblent discutables, n'allez pas croire qu'en Occident les choses se présentent sous de meilleurs

auspices. Il suffit de rappeler le chauvinisme manifesté par le politologue américain Samuel P. Huntington dans son célèbre livre de 1996, *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*, publié en France l'année suivante sous le titre *Le Choc des civilisations*, et auquel même des penseurs équilibrés et modérés ont accordé du crédit. Fruit de longues réflexions consécutives à la première guerre du Golfe, ce livre se termine par une véritable prophétie : la guerre froide s'étant achevée, les conflits seront désormais d'ordre religieux et culturel. En résumé, « [e]n tant que civilisation de troisième génération, l'Occident doit beaucoup aux civilisations antérieures, dont il a hérité la philosophie et le rationalisme grecs, le droit romain, le latin, le christianisme. Les civilisations musulmane et orthodoxe ont aussi une dette vis-à-vis de la civilisation antique, mais pas au même degré ».

Au lendemain du 11 septembre 2011, ces phrases semblèrent avoir trouvé confirmation. Toujours au nom de la supériorité de l'Occident, la journaliste italienne Oriana Fallaci écrivit à chaud un long article intitulé « La rabbia e l'orgoglio » (« La rage et l'orgueil »), point de départ d'un livre du même titre, qui fut un best-seller. Il est fondé sur une défense de la civilisation occidentale, qu'il oppose à un Orient auquel il pose cette question tenue pour dévastatrice : « Derrière l'autre culture, la culture des barbus avec la tunique et le turban, qu'est-ce qu'on trouve ? Cherche et recherche, moi je ne trouve que Mahomet avec son Coran, Averroès avec ses mérites d'érudit (ses Commentaires sur Aristote, etc.) et le poète Omar Khayyâm [qui d'ailleurs était persan et exaltait le vin] ». Ce florilège de lieux communs circule toujours sur internet, pour le bonheur d'une foule d'internautes qui, de bonne ou de mauvaise foi, s'inspirent des réactions

« tripales » d'Oriana Fallaci pour confirmer leurs certitudes, convaincus de se trouver du bon côté de la carte du monde, dans un Occident dont la civilisation et sa supposée supériorité sont débitrices des fameuses « racines » grecques, romaines et bien entendu chrétiennes. Des affirmations assez semblables ont été émises par les commentateurs les plus approximatifs de la *Lectio magistralis* prononcée en septembre 2006 par feu le pape Benoît XVI à l'université de Regensburg (Ratisbonne). Ceux-ci ont interprété les doctes paroles du souverain pontife (qui s'inquiétait avant tout « des tendances qui ont fait éclater cette synthèse entre le grec et le chrétien » et d'une « deshellénisation » du christianisme commencée au Moyen Âge tardif) comme une incitation à la rupture du dialogue interreligieux avec l'islam, alors que la fin du discours, en particulier, dit l'inverse, portée par un bel optimisme et la certitude de détenir la vérité, naturellement vouée à triompher...

Maurizio Bettini, latiniste doublé d'un anthropologue, nous met en garde contre le risque de voir l'exaltation des racines justifier des comportements non seulement rétrogrades mais aussi chauvins : « Nous sommes poussés vers la tradition non seulement par notre uniformisation [ce qui nous unit] mais aussi, voudrais-je dire, par la différence d'autrui [ce qui nous distingue] ». Il évoque aussi les « images qui suscitent aussi la vision d'une position *élevée*, comme celle des “ancêtres” (“les Grecs sont nos ancêtres”) ou des “pères” (“nos pères les Romains”). Comme l'on voit, il s'agit d'expressions capables de “nous” transformer en autant de “descendants” ou de “fils”, placés *plus bas* dans les successions d'une généalogie culturelle imaginaire, et en bons fils, bien entendu, soumis à nos aînés ».

Certes, en apparence tout au moins, il s'agit de préjugés et d'a priori allant dans une direction louable. Dans le fond, la Grèce antique est le berceau de la démocratie, la Rome ancienne est à la base de notre droit. Exact ? Oui et non, les deux à la fois. Voyons comment éclaircir un peu tout ceci, en commençant par les Grecs.

